

QUELQUES TOUCHES CLITORIDIENNES

LE PLAISIR EFFACÉ. CLITORIS ET PENSÉE

CATHERINE MALABOU

Payot & Rivages, 2020,
144 p.



TOUCHE 1: S'ÉCARTER

Propulsé à l'avant-scène par les déferlantes du mouvement #MeToo, le féminisme s'est imposé ces dernières années comme un angle d'analyse incontournable pour examiner les enjeux de société. Certaines personnes, sceptiques, méfiantes ou de mauvaise foi, diront qu'il a infiltré la culture populaire en tant que tendance au service d'une image de marque, pour la commercialisation de certains produits, discours et identités. Qu'on y voie un mal ou un bien, cette popularisation de ce qui touche aux femmes a néanmoins ramené au cœur des réflexions et des débats contemporains, tel un revenant, le sujet de la deuxième vague du féminisme, c'est-à-dire la « femme » dont la condition se pense en fonction d'une oppression et d'une violence faite à son sexe par les hommes, un sujet qui est défini, de nouveau, par la différence (hétéro)sexuelle¹. Lorsqu'a paru l'essai *Le plaisir effacé. Clitoris et pensée* de Catherine Malabou, il aurait été facile de se laisser avoir par ce qu'il y a de séduisant et de spectaculaire dans le mot « clitoris » – Malabou écrit en effet que « [p]arler du clitoris en philosophe, c'est [...] l'appeler à paraître ». Nous aurions pu croire qu'il s'agirait, de par cette nomination, d'une proposition positive et affirmative « conjurant] heureusement une invisibilité », célébrant cet organe dédié au plaisir sexuel comme le vecteur d'une réappropriation d'une puissance féminine et féministe. Nous aurions pu enfin supposer un retour à un différentialisme ancré dans le biologique, se réfléchissant en opposition au membre masculin, au phallus pénétrant. Or, ce que ce livre offre est avant tout une invitation à se tenir à l'écart de ces vieilles dichotomies qui menacent toujours de venir rigidifier l'existence ; une invitation à considérer le plaisir clitoridien comme un principe « plastique » d'une pensée féministe hantée par ses idéaux passés.

¹ L'ouvrage *Le privilège de dénoncer* (2022) de Kharoll-Ann Souffrant repose justement sur une critique de ce retour d'un « nous femmes » – cis, blanc, hétérosexuel – comme sujet dominant du féminisme contemporain et aborde les implications politiques d'une telle domination sur les prises de paroles minoritaires.